

Travail de fourmi

Pourquoi consacrer plus de quarante années d'une vie d'homme de science à un seul sujet, celui des insectes sociaux? Cette obstination ne risque-t-elle pas de tourner à la monomanie? N'existe-t-il pas d'autres sujets dignes de retenir votre attention? Telles sont les questions qu'on m'a souvent posées; il n'est pas facile de répondre à cela – du moins par une réponse courte et simple, comme la question.

Je dirais que c'est affaire de métier. Les hommes de science savent bien que, si l'on creuse suffisamment n'importe quel sujet, il finit par refléter de proche en proche tout l'Univers.

Nous avons tous nos justifications, et nos histoires exemplaires. Raulin, contemporain de Pasteur, avait lui aussi sa douce manie. Avec les moyens de son temps, il cherchait ce qui convenait le mieux à une plante pour assurer sa croissance. Pendant des années et des années, il fit pousser des moisissures, tout en se faisant brocarder par ses collègues et amis. Peu à peu, il découvrit que certains milieux bien définis et très purs ne convenaient pas aux moisissures, et qu'il fallait ajouter les traces de certaines substances inorganiques en quantités infinitésimales pour assurer leur développement. Finalement, son obstination porta ses fruits : Raulin avait tout simplement dégagé les règles de la nutrition des champignons inférieurs, et précisé le rôle des oligo-éléments.

Et que croyez-vous que pensait le jardinier du couvent en voyant le révérend Johann Mendel passer son

temps à croiser des fleurs de pois de couleurs différentes, des années durant?... On sait aujourd'hui que la génétique, c'est-à-dire une des plus grandes conquêtes scientifiques de l'humanité, découle de cette innocente occupation, ce dont on s'aperçut bien des années plus tard.

Mais soyons franc : quand j'ai entrepris d'étudier les fourmis, j'étais à cent lieues de ces nobles considérations : j'aimais ces petits monstres qui, s'ils l'avaient pu, m'auraient dévoré sans que l'ombre d'un remords ne vienne troubler leur impassible masque de cuir. Attirance aussi irrationnelle, je l'avoue, que celle d'un mathématicien pour les mathématiques. Après coup, on peut toujours se forger des raisons...

A mesure que les années coulent, quelque chose commence à se dégager. Le travail des fourmis est dispendieux; il dilapide - selon nos critères humains, tout au moins - des sommes incroyables d'énergie. Pourtant, ce travail est souverainement efficace, il surmonte tous les obstacles : preuve en est la difficulté qu'ont les hommes à se débarrasser des fourmis qui se sont mis en tête de les ennuyer. On n'arrête pas la machine-fourmilière, à moins de la détruire tout entière. N'en éliminer qu'une partie ne sert à rien, et c'est en cela qu'elle diffère de toutes les machines humaines : cassez la moitié d'un ordinateur, et dites-moi si l'autre moitié est capable de quoi que ce soit? Faites subir la même chose à une fourmilière... la machine continue à fonctionner, tout en réparant ses pertes. J'ai fini par me rendre compte que ce curieux comportement n'était pas un cas isolé. Encore un pas, et je me mettrais à penser que la nature entière fonctionne comme cela... mais avant de vous exposer la curieuse philosophie que j'ai bâtie en partant des fourmilières, il me faut citer quelques exemples très concrets.